

U d'of OTTAWA



39003002327921



256-1A-8D

A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'Almanach des Poètes pour 1896 — Les Mois — orné de 25 dessins par Auguste Donnay, tirés en couleurs. Poèmes de Robert de Souza, André Fontainas, André Gide, A.-Ferdinand Herold, Albert Mockel, Francis Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Charles van Lerberghe, Émile Verhaeren.

L'Almanach des Poètes pour 1897 — Les Graines, les Fleurs et les Fruits — orné de 66 dessins par Armand Rassenfosse, tirés en couleurs. Poèmes de : Gustave Kahn, Stuart Merrill, Francis Jammes, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel, Henri de Régnier, Robert de Souza, A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, Camille Mauclair, Émile Verhaeren, André Gide.

L'Almanach des Poètes

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*cinq exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 5, et douze
exemplaires sur chine, numérotés de 6 à 17.*

L'Almanach des Poètes

pour l'année 1898

Publié sous la Direction de M. Robert de Souza



PARIS

ÉDITION DV MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII

Tous droits réservés



PQ
1183
A45
1898



TABLE DES POÈMES

<i>Épiphanie</i> , par SAINT-POL-ROUX.	15
<i>L'Éveil des Fermes et des Fleuves</i> , par HENRI GHÉON . . .	25
<i>La Licorne</i> , par ALBERT SAINT-PAUL	37
<i>Les Inquiets</i> , par CAMILLE MAUCLAIR.	49
<i>Mai</i> , par GEORGES RODENBACH.	63
<i>Chronique du Moulin à vent</i> , par TRISTAN KLINGSOR. . .	73

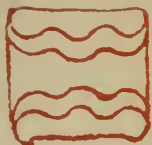
<i>La Clairière</i> , par A.-FERDINAND HEROLD	85
<i>La Sieste</i> , par ROBERT DE SOUZA.	95
<i>Explication de Septembre</i> , par FRANCIS JAMMES.	107
<i>Les Portes</i> , par STUART MERRILL.	121
<i>La Mort chasseresse</i> , par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	133
<i>Ballade</i> , par CHARLES VAN LERBERGHE	143

Dessins par AUGUSTE DONNAY.



Les Bêtes

JANVIER



1	<i>Samedi</i>	Circoncision.
2	<i>Dimanche</i>	S. MACAIRE.
3	<i>Lundi</i>	Ste GENEVIÈVE.
4	<i>Mardi</i>	S. TITE.
5	<i>Mercredi</i>	S. SIMÉON STYLITE.
6	<i>Jeudi</i>	Epiphanie.
7	<i>Vendredi</i>	S. LUCIEN.
8	<i>Samedi</i>	Ste GUDULE.
9	<i>Dimanche</i>	Ste BASILISSE.
10	<i>Lundi</i>	S. PAUL ERMITE.
11	<i>Mardi</i>	S. THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE.
12	<i>Mercredi</i>	S. ARCADE.
13	<i>Jeudi</i>	Baptême de Jésus-Christ.
14	<i>Vendredi</i>	S. FÉLIX DE NOLE.
15	<i>Samedi</i>	S. ISIDORE D'ALEXANDRIE.
16	<i>Dimanche</i>	S. MARCEL.
17	<i>Lundi</i>	S. ANTOINE.
18	<i>Mardi</i>	S. DIEU.
19	<i>Mercredi</i>	S. MARIS.
20	<i>Jeudi</i>	S. SÉBASTIEN.

- 21 *Vendredi* Ste AGNÈS.
 22 *Samedi* S. ANASTASE.
 23 *Dimanche* S. RAYMOND DE PENAFORT.
- 24 *Lundi* S. TIMOTHÉE.
 25 *Mardi* CONVERSION DE S. PAUL.
 26 *Mercredi* Ste PAULE.
 27 *Jeudi* S. JEAN CHRYSOSTOME.
 28 *Vendredi* Ste MARGUERITE DE HONGRIE.
 29 *Samedi* S. FRANÇOIS DE SALES.
 30 *Dimanche* Ste ALDEGONDE.
- 31 *Lundi* Ste MARCELLE.





C'est une mer de glace ; et ses angles tranchans,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du ciel, les couvrent de ruines.
Le chêne, des hivers tant de fois triomphant,
Le chêne vigoureux crie, éclate et se fend !
Ce roi de la forêt meurt. Avec lui sans nombre,
Expirent ses sujets que protégeait son ombre.

.
L'oiseau meurt dans les airs, le cerf dans les forêts,
L'innocente perdrix au milieu des guérets ;
Et la chèvre et l'agneau qu'un même toit rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble ;
Le taureau, le coursier expirent sans secours ;
Les fleuves dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne et la Loire, et la Seine et le Rhône
Et le Rhin si rapide, et la vaste Garonne,
Redemandent en vain les enfans de leurs eaux.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Janvier.

ÉPIPHANIE

Emmi la pluie d'une très grande perle de la nuit
Et la neige de mes premiers fils de vieillesse
La sainte joie de mon amour pour une pastourelle
Naquit en la démantelée cabane de mon cœur
Sous les espèces frêles d'un Agneau qui bêle.

Lors ce fut dans le geste étrange qui me hante
Un branlebas énorme de formes-emblèmes,
Et s'agitèrent les troupeaux, les vols, et les bandes de vies
Éparses dans l'argile dont se vêt mon âme,
Et les regards des innombrables êtres que j'abrite
Aussitôt de se tendre vers le bêlement
Qu'encensaient les narines d'un bœuf et d'un âne.

Infinité de prunelles vers le Mignon qui bêle!

C'étaient tous les oiseaux de mon cerveau,
Tous les poissons des pleurs qu'épandent mes douleurs,
Tous les serpents et tous les fauves de mon sang,
Toute la faune de mes nerfs
Et tous les papillons imprécis de mes sens.
Ailes, pattes, nageoires, vertèbres de l'univers
Dont apparaît la tragique féerie
Lorsque, ô moi-même, ta coquetterie
Courtise le Miroir de l'Espace et du Temps!

Enfin toutes les bêtes
Dont je suis le vide, l'eau, le sable ou la caverne,
Depuis l'alouette fanée de mon aube jolie
Et le paon suranné de ma mélancolie
Jusqu'au corbeau de mort sur mes remords perché,
Depuis l'aspic de mes poisons
Et l'écureuil de mes folies
Et l'éléphant de mon désir
Jusqu'à la pieuvre de mes deuils
Et la fourmi de mon plaisir,

Depuis le loup de mes péchés
Et le taureau de mes instincts
Et le lion de mes passions
Jusqu'au vautour de mon destin !

— « Il est né le divin Agneau
(Roucoulait l'œil en fête au front de chaque bête)
Voici l'Agneau de pureté
Vers qui depuis des ans et depuis des années
Saigna notre espérance de damnées !
Voici l'Agneau de charité,
Péchés de l'homme que nous sommes !
Voici l'Agneau de vérité
Qui vient démensonger le Monde au nom de la Beauté ! »

Puis
Trois Élus de l'Air, de la Terre et de l'Onde
— Le Lion, l'Aigle, la Baleine —
Trois Élus,

Pèlerins du Salut,
S'en furent à travers le Monde,
Emmi la pluie de la très grande perle de la nuit,
Vers la cabane à cheveux blancs
Où la naïve haleine de l'âne et du bœuf
Servait de linge au frêle Agneau bêlant.

Or ils offrirent au Mignon :
Le Lion sa crinière d'or pour s'en faire un manteau,
La Baleine le sceptre d'argent qui jaillit de son dos,
L'Aigle ses ailes pour qu'il plane en croix sur les étoiles..

Mon cœur est, depuis lors, toute lumière et toute joie
Telle une chaumière où sourirait un Roy.

SAINT-POL-ROUX

FÉVRIER



- | | |
|--------------------|-----------------------------------|
| 1 <i>Mardi</i> | S. SIGEBERT. |
| 2 <i>Mercredi</i> | Purification de la Vierge. |
| 3 <i>Jeudi</i> | S. HADELIN. |
| 4 <i>Vendredi</i> | S. PHILÉAS. |
| 5 <i>Samedi</i> | Ste AGATHE. |
| 6 <i>Dimanche</i> | <i>SEPTUAGÉSIME.</i> |
| | |
| 7 <i>Lundi</i> | S. ROMUALD. |
| 8 <i>Mardi</i> | S. JEAN DE MATHA. |
| 9 <i>Mercredi</i> | Ste APOLLINE. |
| 10 <i>Jeudi</i> | Ste SOLÈRE. |
| 11 <i>Vendredi</i> | Ste EUPHROSINE. |
| 12 <i>Samedi</i> | S. BENOIT D'ANIANE. |
| 13 <i>Dimanche</i> | <i>SEXAGÉSIME.</i> |
| | |
| 14 <i>Lundi</i> | S. MARON. |
| 15 <i>Mardi</i> | S. FAUSTIN. |
| 16 <i>Mercredi</i> | Ste JULIENNE. |
| 17 <i>Jeudi</i> | S. THÉODULÉ. |
| 18 <i>Vendredi</i> | S. PARÉGOIRE. |
| 19 <i>Samedi</i> | S. BARBAT. |
| 20 <i>Dimanche</i> | <i>QUINQUAGÉSIME.</i> |

21 *Lundi* S. FLAVIEN.
22 *Mardi* S. THALASSE.
23 *Mercredi* **Cendres.**
24 *Jeudi* S. MATHIAS.
25 *Vendredi* Ste WALBURGE.
26 *Samedi* S. PORPHYRE.
27 *Dimanche* *QUADRAGÉSIME.*

28 *Lundi* S. PROTHÈRE.





La neige, sur les rocs, élevée en monceaux,
Distille goutte à goutte, et fuit en longs ruisseaux.
Ils courent à travers les terres éboulées,
Et, creusant les ravins, inondant les vallées
Retraçant à nos yeux un globe submergé,
Qui des profondes mers sort enfin dégagé,
Et dont les monts naissans, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Cependant qu'à leurs pieds les flots encore errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.

.
Ah ! détournons les yeux de ces tableaux sinistres.

.
Voyez sortir Vénus de l'empire des flots ;
Voyez-la qui s'assied sur sa conque azurée :
Des citoyens de l'onde elle vogue entourée,
Les pénètre d'amour et sourit à leurs jeux.
Déjà sont repeuplés les gouffres orageux.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Février.

L'ÉVEIL DES FERMES ET DES FLEUVES

L'espoir des clairs pâturages sourit
sous la neige qui se sent fondre
au souffle chaud de la bonne terre endormie
dont semble s'étirer le joyeux éveil à la vie.

Les larves encor dorment dans la terre
et les lapereaux au fond des terriers,
les murs gardent les nids de guêpes
à leurs sépulcres froids et blêmes,
les derniers canards barbotent et se traînent
entre les roseaux glacés des marais,
les coqs de bruyère se cachent
et les chiens reviennent las des vaines chasses..

Mais la nuée des noirs corbeaux
s'est envolée des champs de glace

vers les cimes des peupliers;
déjà le givre perle en eau
le long des branches,
le soleil ne s'est pas montré,
mais la grande route toute blanche,
qui va sans doute au paradis,
perd un peu de sa candeur chaque midi
comme s'il l'avait effleurée...

Les chaînes d'hiver autour des monts sont dénouées,
et les chaînes d'hiver autour des hameaux;
les torrents meuglent avec les jeunes taureaux
des étables encor fermées,
les sources vives
enfin libres
bondissent le long des pentes
en joie qui glousse,
et les poules répondent gai
de derrière les haies.

Car la nature rajeunie
d'ondes sans couleur et d'écumes blanches
ainsi que d'un afflux rué de sang nouveau
se lève des grandes plaines ensevelies ;
elle suscite la vie sur les coteaux,
bat les vannes, rompt les écluses
et délivre les fermes tristes et recluses.

Le chat qui ronronnait tout le jour
auprès de la flamme pourpre
de la cheminée ou du four
se dresse en allongeant très mollement ses membres,
il se hasarde jusqu'à la cour,
son museau rose sent le froid,
sa fourrure tremble
et comme il n'est pas de moineaux encor
il poursuit les petits poulets dans la grange.

Le paon mélancolique est perché sur la herse
qui gît à l'abri du hangar, délaissée ;
il voit sa parure en détresse

et il songe au printemps de palmes nuancées,
cependant qu'au faite du toit
les pigeons bleus guettent le vol des oies sauvages
qui reviennent des chauds voyages,
et sous leur bec la soie de leurs ailes chatoie.

Ardoises et tuiles
ruissellent et brillent,
les auges de pierre creusée sont pleines
sous les pompes vêtues de paille :
lourdes de tout un hiver de sommeil
et de tous les rêves d'un long exil
voici qu'on rouvre les étables.

A la file, rousses, blanches et noires
les vaches avides s'avancent vers l'air
elles boivent à la lumière
comme à une source d'espoir,
sentant bien à l'eau plus tiède

que l'hiver se meurt,
et que les fourrages secs
des granges et des greniers
n'empliront plus leurs râteliers
bientôt, lorsque le soleil va renaître ;
et elles rêvent aux prairies pâles
qui courent au bord du fleuve,
et où l'herbe est tendre et jeune
sous l'ombre large des platanes.

Mais l'eau a dépassé les rives,
elle baigne le vin dans les caves
et le pré est aux poissons ;
la tanche d'argent et d'or sort de la vase,
le brochet et la lotte fraient
sur les longues herbes peignées des bas-fonds,
l'épinoche aux baies tranquilles et muettes
prend sa robe d'amour pourpre et bleue,
l'alose remonte le courant
et la carpe agitant ses nageoires violettes

sème des reflets doux tout le long de ses jeux...
Demain les prairies seront plus grasses et plus fraîches
à la joie des vaches paissantes
de toute la bonté fécondante des ondes,
et le bœuf béat qu'on engraisse
pour une royauté de fête
et qui, à doux petit train quittera la vie
conduit par des enfants sous des liens de roses,
attend, insouciant, les étés alanguis,
où l'on s'étend en plein midi
dans l'herbe haute.

HENRI GHÉON.



MARS



- | | | |
|----|-----------------|---------------------------|
| 1 | <i>Mardi</i> | S. SUIDBERT. |
| 2 | <i>Mercredi</i> | S. SIMPLICE. |
| 3 | <i>Jeudi</i> | Ste CUNÉGONDE. |
| 4 | <i>Vendredi</i> | S. CASIMIR. |
| 5 | <i>Samedi</i> | S. EUBULE. |
| 6 | <i>Dimanche</i> | REMINISCERE. |
| | | |
| 7 | <i>Lundi</i> | Ste PERPÉTUE. |
| 8 | <i>Mardi</i> | S. PONCE. |
| 9 | <i>Mercredi</i> | Ste CATHERINE DE BOLOGNE. |
| 10 | <i>Jeudi</i> | S. ATTALE. |
| 11 | <i>Vendredi</i> | S. EUTHYME. |
| 12 | <i>Samedi</i> | S. MAXIMILIEN. |
| 13 | <i>Dimanche</i> | OCULI. |
| | | |
| 14 | <i>Lundi</i> | Ste MATHILDE. |
| 15 | <i>Mardi</i> | S. LONGIN. |
| 16 | <i>Mercredi</i> | S. HÉRIBERT. |
| 17 | <i>Jeudi</i> | S. JOSEPH D'ARIMATHIE. |
| 18 | <i>Vendredi</i> | S. ANSELME. |
| 19 | <i>Samedi</i> | S. JOSEPH. |
| 20 | <i>Dimanche</i> | LÆTARE. |

21 <i>Lundi</i>	S. BENOIT.
22 <i>Mardi</i>	Ste LÉA.
23 <i>Mercredi</i>	S. VICTORIEN.
24 <i>Jeudi</i>	Ste CATHERINE DE SUÈDE.
25 <i>Vendredi</i>	Annonciation.
26 <i>Samedi</i>	S. FÉLIX DE TRÈVES.
27 <i>Dimanche</i>	Passion.
28 <i>Lundi</i>	S. MALCH.
29 <i>Mardi</i>	S. EUSTASE.
30 <i>Mercredi</i>	S. ZOSIME.
31 <i>Jeudi</i>	S. BENJAMIN.





La Terre, trop longtemps captive sous la glace,
Lève ses tristes yeux vers le père des *mois*,
Et, frissonnante encor, remplit l'air de sa voix :
« Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde.
» Des vapeurs, des brouillards, perce la nuit immonde,
» Impose un long silence aux aquilons jaloux
» Et rends à mes soupirs le Printemps mon époux ! »
Elle se tait : le Dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'équateur ; là, rouvrant sa carrière,
Il chasse au loin l'hiver, repousse les Autans,
Et des rives du Nil appelle le Printemps :
« Prends tes habits de fleurs, mon fils, prends ta ceinture
» Qui pare tous les ans le sein de la Nature ;
» Va : la Terre soupire, et ses flancs amoureux
» Attendent la rosée et tes germes heureux :
» Mon fils va la remplir de ton âme éthérée ! »
Le Printemps, à ces mots, fend la plaine azurée,
Et porté mollement sur l'aile des Zéphirs,
La Terre, devant lui, frémissant d'allégresse,
S'enfle, bénit l'époux qu'implorait sa tendresse,
L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts ;
La sève de la vie inonde l'univers...

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — *Mars.*

LA LICORNE

L'heure est proche où la Belle
Par le baiser de celui qui l'appelle
Dans la matinée ensoleillée
Sera réveillée.

Le vieux roi triste à barbe blanche
Dont le sourire
Paraissait s'éclairer seulement
Aux claires merveilles du rire
Épanoui sur le visage des enfants,
Le vieux roi triste va mourir.

Lorsqu'il vint, sous sa longue barbe blanche,
Il semblait apporter un peu de joie
Avec ses bons joujoux en bois ;
Et ses fêtes étaient comme des dimanches

Autour des nappes doucement gaies.
Mais maintenant nul ne l'accueille.

Il passe las, si las, hélas !
D'avoir longtemps marché dans les chemins sans feuilles
Entre les haies,
Tant que nul seuil
Ne s'ouvre plus à ses pas fatigués.
Il passe las, si las, hélas !
Qu'il va mourir,
Et vient mourir,
Vieux roi déchu aux mornes pas,
Parmi les frêles sourires
Des lilas.

Si parfois,
Au delà des halliers qui verdissent la sente,
Une naïve aurore lui sourit rougissante,
Il éclate en sanglots et se redresse,

Et hurle par les bois,
Et prolonge ses hurlements de détresse,
Vieillard épouvantable à l'aube épouvantée
Dont les écharpes déchirées
Traînent à travers l'air, de ses larmes trempées.
Il se trahit enfin cruel lui qui tua
Celle qui jadis l'amena,
Insouciante et sûre
De sa parure
D'abondance ;
Lui qui poursuit de ses lances
La fuite dans les cieux d'autres aubes frileuses
Qu'il trompait au givre des nuits.

Son agonie enveloppe l'espace.
Il a gémi. La grêle casse
Toutes les branches
Que recouvrait naguère sa barbe blanche,
Et sa désespérance erre et geint par la plaine.
Il lutte et secoué toute la plaine

Où s'éparpillent ses larmes blanches
Presque aveuglant l'œil de lumière
Qu'on voit ciller à l'horizon.
Le vieux roi triste au fond des brumes s'enfonce et hurle,
Désespérément hurle
Du fond des brumes qui s'épaississent
Quand soudain, rayonnante, paraît,
Foulant de ses sabots la cime des forêts
Et pointant vers le roi qui lutte et lutte encore,
La Licorne de feu qui se cabre à l'aurore.

La Licorne invincible galope dans les brumes,
Disparaissant, reparaisant, ouvrant le ciel.

La plaine devient claire et bientôt la Belle
Par le baiser de celui qui l'appelle
Dans la matinée ensoleillée
Sera réveillée.
Elle dort souriante un peu

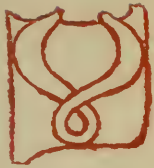
D'avoir peut-être ouï la Licorne de feu
Qui emporte en sa joie,
En sa turbulente joie,
Les jeunes Désirs qui montent à la vie.
Cependant que les aurores nouvelles,
Plus belles devenues
De frissonner plus nues,
Encore frêles,
Pleurent de voir, devant leur chair sans voiles,
Pâlir les lampes d'or et d'espoir des étoiles.

ALBERT SAINT-PAUL.



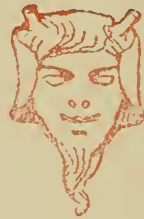


AVRIL



- 1 *Vendredi* S^TC IRÈNE.
2 *Samedi* S^TC MARIE L'ÉGYPTIENNE.
3 *Dimanche* **Rameaux.**
- 4 *Lundi* S. ISIDORE DE SÉVILLE.
5 *Mardi* S. VINCENT FERRIER.
6 *Mercredi* S. CÉLESTIN.
7 *Jeudi* S. AUBERT.
8 *Vendredi* **Vendredi-Saint.**
9 *Samedi* S^TC MARIE CLÉOPHAS.
10 *Dimanche* **PAQUES.**
- 11 *Lundi* S. LÉON LE GRAND.
12 *Mardi* S. JULES.
13 *Mercredi* S. HERMENIGILDE.
14 *Jeudi* S. MAXIME.
15 *Vendredi* S. PATERNE.
16 *Samedi* S. FRUCTUEUX.
17 *Dimanche* **QUASIMODO.**
- 18 *Lundi* S. GAUDIN.
19 *Mardi* S. ELPHÈGE.
20 *Mercredi* S^TC AGNÈS DE MONTE-PULCIANO.

- | | | |
|----|-----------------|--------------------------|
| 21 | <i>Jeudi</i> | S. ANSELME. |
| 22 | <i>Vendredi</i> | S. NATHANAEL. |
| 23 | <i>Samedi</i> | S. GEORGES. |
| 24 | <i>Dimanche</i> | Ste BEUVE. |
| | | |
| 25 | <i>Lundi</i> | S. MARC. |
| 26 | <i>Mardi</i> | S. PASCASE RADBERT. |
| 27 | <i>Mercredi</i> | S. ANTHIME. |
| 28 | <i>Jeudi</i> | S. VITAL. |
| 29 | <i>Vendredi</i> | S. PIERRE MARTYR. |
| 30 | <i>Samedi</i> | Ste CATHERINE DE SIENNE. |





Dieux ! comme le Printemps repeuple ces vallées
De mugissans troupeaux, de légions ailées !
A leur tête paraît un oiseau passager
Qui pour nous des beaux jours est l'heureux messager.
Après de son amant éclôt la tourterelle ;
Elle éclôt et pour vivre et pour mourir fidèle.
Des canetons rameurs ces étangs sont couverts.
La compagne du coq, les yeux sans cesse ouverts,
De ses nombreux poussins marche et glousse entourée...

.....
Ah ! puisque ton pouvoir gouverne la Nature,
Que l'homme, de tes mains, attend la nourriture,
Bienfaisante Vénus ! épargne à nos guérets
La rouille si funeste aux présents de Cérés ;
Abreuve-les plutôt de la douce rosée.
Que les suc, les esprits de la sève épuisée
Dans ses canaux enflés coulent plus abondans ;
Qu'il brave du soleil les rayons trop ardens ;
Et que le jeune épi sur un tuyau plus ferme
S'élève, et brise enfin le réseau qui l'enferme !

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Avril.

LES INQUIETS

Un rayon de lumière couleur de chair
Comme un bras nu se pose à la fenêtre,
Écartant l'ombre et le bien-être :
Le vent brusque agite les feuilles claires,
L'énervante saison s'éveille après l'hiver.

Nous étions tranquilles durant les mois tristes,
Les beaux mois tristes où l'on songe ! dans la maison :
L'horloge somnolait en sa haute prison
S'ouvrageant de figurines et d'images,
Et le calme embaumait les rideaux à ramages.
La lampe était fidèle, et sa lueur complice
Touchait avec douceur nos mains blêmes et lisses ;
La lampe, frêle tête d'or, nous souriait ;
Les fruits poudreux fleuraient bon sur l'armoire,
Et dans les nuits de veille où l'âme était trop noire
La fraîcheur des oranges plaisait à nos doigts :

C'étaient comme de petits soleils devenus froids
A force du si long voyage...

Et les portraits,
Dans les albums usés ou les cadres, les portraits
Disaient par leurs yeux ou leurs robes anciennes
Les amours mortes, les regrets, les antiennes
Attardées et chères de notre pauvre vie éteinte,
Et le vent du dehors mêlait sa plainte
A notre rêverie auprès des cendres,
Et les tisons criaient un peu dans le silence,
Et nous avions l'impression de descendre
Très doucement, tout doucement, dans des pensées
Profondes et lassées,
Comme les brindilles s'enfoncent dans la mare
Sous l'eau pesante qui les cache peu à peu...

Les fronts, avec les doigts contre les cheveux s'inclinaient
Sur les livres fatigués, et la bouilloire

Chuchotait, et la chambre sentait le café et l'ambre.
La pipe reposait près des tasses, fumant un peu ;
Et dehors, dans le clair de lune souffreteux,
En soulevant un coin du rideau sur les vitres,
On voyait le jet d'eau décoloré qui montait
Balbutiant avec nos cœurs, et sursautait,
Et tout avait des airs de confiance...

Et voici

Qu'insolente, avec ses obscènes bourgeons
Jaillis par toutes les fenêtres entr'ouvertes,
La saison du ciel moite et des feuilles trop vertes
Criardement s'impose et tapage dehors !
L'avril rôde, enfant nu
Tout à coup revenu
Dans la sainteté du petit jardin fané,
Il s'étire, et il guette avec ses yeux cernés
Si on l'admire et si l'on a envie
De sa luxure et de son offensante vie !

Ce ne sont pas des fleurs qu'il enlace
Et qu'il offre, mais des espoirs
Aussi faux que ceux de l'an passé :
Sa chair est celle des visiteuses qui s'en allèrent
Après les larmes lentes et les baisers trop tôt finis,
Son rire aigre est déjà la querelle des nids
Dont les oiseaux viendront jeter leur turbulence
Dans le vol pâle de nos songes de silence,
Et l'ombre même, l'ombre chère est profanée
Par les jaunes lueurs que darde en se jouant
L'Archer malingre, annonciateur de l'année !

La fièvre
Et l'étourdissement vont ressaisir nos tempes
Dans le plein air cruel et la fausse clarté ;
O pudeur de nos demi-jours et de nos lampes,
Travail, aveux à demi-mots, intimité !
La lumière au dehors est une chair obscène
Gonflant ses fruits comme des seins,
Tout le mystère meurt, toute douceur est vaine,

Le sommeil même est plein de fantômes railleurs,
Et dans nous le sang parle et se pâme
D'un délire qui n'est plus celui des âmes...
Enfant Avril, nous sommes pensifs — joue ailleurs !

Non ! ivre, et lubrique, et vainqueur,
Il rôde jusqu'au fond du cœur,
Et les femmes vont revenir en robes claires,
Et leur bouches nous séduiront dans la lumière,
Fruits plus mortels que tous les autres,
Et nous écouterons leurs paroles, les mêmes
Que l'an passé !... car la femme est routinière,
Et nous dirons encor : Je t'aime,
Avec des langueurs, au lieu de mordre à pleine chair,
Et nous leur prêterons une apparence d'âme
Par fausse honte, à cause de quelques œillades
Qui nous auront séduits, pauvres malades,
Pauvres malades du peut-être, pauvres êtres...

La chair provocatrice est nue et rose à nos fenêtres!
Le ciel s'offense des orgiaques bourgeons,
Et l'ombre s'effarouche et les feuilles sont folles,
Et nous, et nous, au seuil tiède de la maison,
Nous hésitons, nous hésitons...

Oh! oui, pourtant nous en avons assez,
N'est-ce pas, mon cœur? des délires,
Oh! tout au fond, nous en avons assez
Des passions trop dépensées,
Ayons le courage de le dire!

Et c'est toujours les mêmes poses,
Les mêmes écœurements, la même chose...

Seigneur! préservez-nous des héroïsmes, bêtes
Comme le cri des paons et comme eux pavanés,
Des fleurs trop rouges, du ciel trop bleu, des chants, des fêtes

Des idylles au soir, des femmes ramenées,
Des bouquets insolents qui font mal à la tête,
Du sentimentalisme et des fécondités,
Des ostentations de la vie animale,
Et de l'orgueil ridicule des mâles!
Vous savez, vous, Seigneur, que notre âme est malade ;
Ah ! laissez-nous nos clairs de lune de cristal
Qui souffraient tendrement pour nous seuls,
Laissez-nous nos luxures soigneuses et lentes
Qui se pacifiaient en cérémonials
Dans l'ombre haute des tentures tremblantes,
Le thé, les livres, le repos des vieux fauteuils,
L'enseignement de la solitude et des deuils,
La charité des cieus confidentiels,
Les frileuses nuits blanches sur les manuscrits !
Les profanes midis brûlent de convoitise,
Leur chair nue au soleil cruel se cambre et s'attise
Et se pâme contre nos vitres avec des cris ;
Ah ! loin du Printemps fou dont notre âme est trop grise
Laissez-nous la religion de nos minuits !

CAMILLE MAUCLAIR.



MAI



- 1 *Dimanche* S. PHILIPPE et S. JACQUES-LE-MINEUR.
2 *Lundi* Ste RACHILDE.
3 *Mardi* INVENTION DE LA CROIX.
4 *Mercredi* S. GOTHARD.
5 *Jeudi* S. MAURON.
6 *Vendredi* S. EVODE.
7 *Samedi* Ste FLAVIE DOMITILLE.
8 *Dimanche* S. DÉsirÉ.

9 *Lundi* S. GRÉGOIRE DE NAZIANCE.
10 *Mardi* S. ANTONIN DE FLORENCE.
11 *Mercredi* S. MAMERT.
12 *Jeudi* S. NÉRÉE.
13 *Vendredi* S. SERVAIS.
14 *Samedi* S. PACOME.
15 *Dimanche* S. LINGUIN.

16 *Lundi* S. FALE.
17 *Mardi* S. BRUNON.
18 *Mercredi* S. THÉODORE.
19 *Jeudi* ASCENSION.
20 *Vendredi* S. AUSTREGISILE.

- 21 *Samedi* S. HOSPICE.
 22 *Dimanche* S. CASTE.
- 23 *Lundi* S. GUIBERT.
 24 *Mardi* S. DONATIEN.
 25 *Mercredi* S. ADELME.
 26 *Jeudi* S. AUGUSTIN DE CANTERBURY.
 27 *Vendredi* S. HILDEVERT.
 28 *Samedi* S. CHÉRON.
 29 *Dimanche* **PENTECOTE.**
- 30 *Lundi* S. MAUGUILLE.
 31 *Mardi* Ste PÉTRONILLE.





L'Hymen, quoique souvent offensé par l'Amour,
De son frère aujourd'hui bénissant le retour,
Réveille des époux la tendresse première.
Que fait Alcidamon le soir dans sa chaumière ?
Des tableaux par le jour à son œil présentés,
Il parle à sa Rosine assise à ses côtés.
Il a vu des oiseaux la poursuite amoureuse,
La perdrix caressée et la colombe heureuse ;
Sur sa brillante épouse avec lui naviguant,
Le cygne déployer son plumage d'argent ;
Le folâtre pinson, la timide fauvette,
Brûler des mêmes feux dont brûlait l'alouette :
Ce récit dans leurs cœurs rajeunit les désirs ;
Et l'Hymen déridé les ramène aux plaisirs.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Mai.

O mai ! moment blanc de l'année !
Mois des blancs unanimes,
Des blancs — comme neigés ! —
Blanc des jardins et des vergers,
Blanc des cygnes,
Blancs unanimes !

C'est le mois où les cygnes ont l'air en fleur,
Tout extasiés
Comme des cerisiers ;
On dirait des premières communiantes,
Chœur virginal
Et l'eau du canal
Qui se pose moins qu'il n'effleure...
Leur est un calme reposoir
Paré des linges frais de la lune et de vertes plantes !

Même la nuit reste blanche comme un parloir,
Grâce à la complicité des cygnes
Qu'on dirait des communiantes du matin
Dans un nonchaloir
De mousselines ;
Et l'air a l'air divin !

La lune repose sur l'eau
— O secrètes analogies ! —
L'hostie aussi a un halo ;
La lune aussi cache un visage
Comme l'hostie ;
Et les cygnes en communient
Pour que la lune ajoute à leurs blancheurs insignes.

Première communion des cygnes,
Durant les nuits de mai !
O mai ! moment blanc de l'année !
Tout est parallèle !

Tout s'endimanche !

Les cerisiers font des groupes de robes blanches...

Est-ce la première communion des arbres ?

Les cygnes ont ouvert leur aile

En forme de harpes,

Harpes de Lohengrin aux musiques d'argent.

O mai, moment blanc de l'année !

Symphonie en blanc !

Toutes blancheurs — l'une après l'une !

Même la nuit reste éclairée,

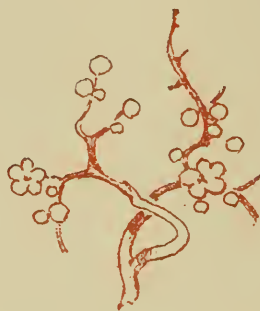
Grâce à la lune qui chemine

En falbalas de mousseline :

Est-ce la première communion de la lune ?

O mai ! moment blanc de l'année !
O mai ! mois des blancs propagés :
Blanc des âmes et des vergers,
Blanc des cygnes,
Blancs unanimes !

GEORGES RODENBACH.



JUIN



- | | |
|--------------------|--------------------------|
| 1 <i>Mercredi</i> | S. RONAN. |
| 2 <i>Jeudi</i> | Ste BLANDINE. |
| 3 <i>Vendredi</i> | Ste CLOTILDE. |
| 4 <i>Samedi</i> | S. OPTAT. |
| 5 <i>Dimanche</i> | Trinité. |
| | |
| 6 <i>Lundi</i> | S. AGOBARD. |
| 7 <i>Mardi</i> | S. ROBERT. |
| 8 <i>Mercredi</i> | S. MÉDARD. |
| 9 <i>Jeudi</i> | Fête-Dieu. |
| 10 <i>Vendredi</i> | Ste MARGUERITE D'ÉCOSSE. |
| 11 <i>Samedi</i> | S. BARNABÉ. |
| 12 <i>Dimanche</i> | S. ONUPHRE. |
| | |
| 13 <i>Lundi</i> | Ste FÉLICULE. |
| 14 <i>Mardi</i> | Ste DIGNE. |
| 15 <i>Mercredi</i> | Ste CRESCENCE. |
| 16 <i>Jeudi</i> | Ste LUTGARDE. |
| 17 <i>Vendredi</i> | S. HIMÈRE. |
| 18 <i>Samedi</i> | S. AMAND. |
| 19 <i>Dimanche</i> | S. GERVAIS. |
| | |
| 20 <i>Lundi</i> | S. SILVÈRE. |

21 <i>Mardi</i>	S. LEUFROY.
22 <i>Mercredi</i>	Ste CONSORCE.
23 <i>Jeudi</i>	Ste EDILTRUDE.
24 <i>Vendredi</i>	NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE.
25 <i>Samedi</i>	S. PROSPER.
26 <i>Dimanche</i>	S. ANTHELME.
27 <i>Lundi</i>	S. LADISLAS.
28 <i>Mardi</i>	Ste POTAMIENNE.
29 <i>Mercredi</i>	S. PIERRE et S. PAUL.
30 <i>Jeudi</i>	S. MARTIAL.





La nuit vient ; et sitôt que la grange étonnée
Cache les premiers dons que dispense l'année,
Vers un espace libre où s'élève un bûcher,
Le flageolet encor les pressant de marcher,
A ce joyeux signal ils y volent ensemble.
Près du bûcher la troupe en cercle se rassemble
Et pour en dévouer la flamme aux immortels
Attend l'homme sacré qui préside aux autels.

.....
Seul, des flancs du bûcher il s'approche en silence,
D'une torche le frappe et la flamme s'élançe.
Il s'éloigne : les ris qu'effrayait son aspect
Prennent sur tous les fronts la place du respect.
Sa retraite a donné le signal de la danse...

.....
L'un soulève en ses bras la svelte Sélimente ;
L'autre vole en passant un rapide baiser,
Que la boudeuse Iris feignait de refuser.
Des Nestors du canton, plus loin, s'assied un groupe
Qui de joie et de vin s'enivre à pleine coupe.
Le feu baisse ; et l'enfant qui n'osait approcher
D'un pied hardi s'enlève et franchit le bûcher.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Juin.

CHRONIQUE DU MOULIN A VENT

Trois petits pucerons savants
comme des acrobates tout de noir habillés
ont piqué la meunière du moulin à vent
et l'ont réveillée.

C'étaient trois petits fous de pucerons
qui fourrent le nez partout,
qui sautent de la hanche au genou rond
et l'ont mordue — le diable sait où.

Dame Flore frotte ses yeux gonflés
et rouges comme des cerises
de ses jolis doigts potelés,
et se glisse hors du lit en chemise.

Passe son jupon vert,
s'assied dans le fauteuil branlant
et laisse un brin nu de jambe à découvert
pour mettre ses bas de fil blanc.

Guère d'ailleurs ne se dépêche,
mais regarde au carreau de papier collé
une araignée aller à la pêche
et prendre une mouche en son filet.

Puis ouvre sa fenêtre
à l'aubade des mille pierrots
dont le gosier est plein de chansonnettes,
et de bigarreaux.

Met sa robe jaune à fleurs, achève
sa toilette villageoise du matin
et va traire sa chèvre
dans son broc d'étain.

Appelle son chat moustaché
de quatre poils comme un gendarme du roi :
les souris courent grignoter des fruits au plancher
et se sauvent en désarroi.

Juin d'ailleurs fait mûrir d'autres poires
au jardin enclos de haies sur le talus
à l'ombre des ailes de vieil oiseau noir
du moulin vermoulu qui ne tourne plus.

A la croisée, dame Flore se montre
et cueille une jeune rose d'été
au rosier qui monte
entre les planches disjointes de l'étau.

Dame Flore a maintenant sa cornette large
de beau linge amidonné,
un bourgeon de rose au corsage,
un autre sur le nez.

Elle bâte de beau cuir neuf et lustré
son baudet qui se blesse le dos,
qui chante la messe comme un curé
et tend ses oreilles comme un bedeau.

Lui accroche deux paniers gris par l'anse :
met dans l'un des figues, des olives
et des prunes de Provence,
et dans l'autre une oie de treize livres.

Et juchée dignement sur son âne,
comme une reine sur une mule au mors d'argent,
elle va vendre sa volaille et sa manne
de fruits, au marché de la Saint-Jean.

Et tout le long du sentier elle rêve,
pendant que l'âne fait sauver les sauterelles,
les grenouilles et les lièvres,
au meunier de l'étang qui vient vers elle,

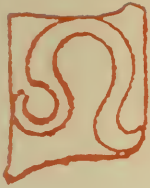
et qui sous sa figure et ses habits de farine
jalouse peut-être les trois pucerons savants
qui sautent comme des clowns et tambourinent
le réveil de la meunière du moulin à vent.

TRISTAN KLINGSOR.





JUILLET



- 1 *Vendredi* S. THIBAUT.
2 *Samedi* **Visitation.**
3 *Dimanche* Ste MUSTIOLE.
- 4 *Lundi* Ste BERTHE.
5 *Mardi* Ste ZOÉ.
6 *Mercredi* Ste GODELIÈVE.
7 *Jeudi* Ste ÉDILBURGE.
8 *Vendredi* Ste ÉLISABETH DE PORTUGAL.
9 *Samedi* Ste VICTOIRE.
10 *Dimanche* Ste RUFINE.
- 11 *Lundi* S. JEAN DE BERGAME.
12 *Mardi* S. VIVENTIOL.
13 *Mercredi* Ste MAURE.
14 *Jeudi* S. BONAVENTURE.
15 *Vendredi* S. HENRI.
16 *Samedi* Ste RAINELDE.
17 *Dimanche* Ste MARINE.
- 18 *Lundi* Ste SYMPHROSE.
19 *Mardi* Ste JUSTE.
20 *Mercredi* Ste MARGUERITE.

21 <i>Jedi</i>	Stc PRAXÈDE.
22 <i>Vendredi</i>	Stc MARIE MAGDELEINE.
23 <i>Samedi</i>	Stc RÉDEMPTE.
24 <i>Dimanche</i>	Stc CHRISTINE.
25 <i>Lundi</i>	S. JACQUES LE MAJEUR.
26 <i>Mardi</i>	Stc ANNE.
27 <i>Mercredi</i>	Stc LILIOSE.
28 <i>Jedi</i>	S. SAMSON.
29 <i>Vendredi</i>	Stc MARTHE.
30 <i>Samedi</i>	Stc BÉATRICE.
31 <i>Dimanche</i>	S. IGNACE DE LOYOLA.





La Terre voit régner aux célestes lambris
Le lion de Némée et le chien de Procris :
Ministres de l'Été, leur souffle décolore
L'émail qu'en nos jardins le Printemps fit éclore.
.

Helvétiques tribus, sur vos roches fameuses,
D'où tombent cent torrens en ondes écumeuses,
Heureux qui maintenant, comme vous, à longs traits,
Goûte l'air frais et pur de vos vieilles forêts!
.

Errant parmi ces rocs, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève et je voi,
Dieux! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
.

Là viennent expirer tous les feux du solstice;
En vain l'astre du jour, embrasant l'Écrevisse,
D'un déluge de flamme assiège ces déserts :
La masse inébranlable insulte au roi des airs.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Feuille 1.

LA CLAIRIÈRE

Chère, je sais une clairière,
Une clairière au bois
Où sourient les fleurs et la terre
A la chanson que Juillet chante en son hautbois.

Veux-tu que nous allions, ô chère,
Dans la clairière,
Dans la clairière au bois ?

La chanson que chante Juillet en son hautbois
Éveille, dès l'aurore,
Les petits Faunes qui dormaient parmi la mousse :
Ils gambadent, et sautent, et sautent encore ;
Ohé, les Nymphes aussi s'éveillent à l'aurore,
Et les Nymphes des bois sont joyeuses et douces.

Viens, nous irons dans la clairière,
Dans la clairière au bois
Où dansent les Nymphes et les Faunes
Couronnés de folle lumière.

Dans un rayon de soleil
Tournoie la ronde bruissante
Des moucherons;
Et les abeilles
Bourdonnent vers les corolles odorantes
Avides de leurs baisers blonds.

Viens-t'en là-bas
Entendre le hautbois
Dans la clairière,
Dans la clairière au bois.

Dans la clairière,

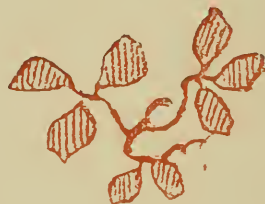
Au bord de l'étang frais où rient les nénuphars
Nous irons nous asseoir ;
Et nous verrons bondir vers l'étang calme
Les cerfs et les biches, doux amis des bois :
Ils se lassent parfois,
De jouer parmi les arbres :
Et les voici qui viennent boire
Aux ondes calmes ;
Et les voici qui égaient encore
L'étang fleuri et la clairière pacifique.

Viens : nous irons nous reposer
Dans la clairière pleine de lumière et de musique,
Dans la clairière au bois.
Comme chante juillet en le ciel apaisé !
Comme chantent d'heureuses voix !
Et des ramures
A la chanson du ciel répondent des baisers.
Ecoute, amie,
Ecoute les oiseaux lancer

Leur trille ailé,
Ecoute la fuite amoureuse
Des Faunes gais et des Nymphes rieuses,
Ecoute palpiter l'Amour et la Vie.

Voici la clairière, sonore de mille voix,
Voici la clairière lumineuse,
La clairière au bois.

A.-FERDINAND HEROLD.



AOUT



1 *Lundi* Ste ESPÉRANCE.
2 *Mardi* Ste THÉODORE.
3 *Mercredi* Ste CYRE.
4 *Jeudi* S. DOMINIQUE.
5 *Vendredi* Ste AFRE.
6 *Samedi* **Transfiguration.**
7 *Dimanche* S. DONAT.

8 *Lundi* S. MARIN.
9 *Mardi* S. ROMAIN.
10 *Mercredi* S. LAURENT.
11 *Jeudi* Ste SUZANNE.
12 *Vendredi* Ste CLAIRE.
13 *Samedi* Ste RADEGONDE.
14 *Dimanche* Ste ATHANASIE.

15 *Lundi* **Assomption.**
16 *Mardi* S. ARNOULD.
17 *Mercredi* S. LIBERAL.
18 *Jeudi* Ste HÉLÈNE.
19 *Vendredi* S. MARIEN.
20 *Samedi* S. BERNARD.
21 *Dimanche* Ste HUMBETINE.

22 *Lundi* S. SYMPHORIEN.
23 *Mardi* S. SIDOINE.
24 *Mercredi* S. BARTHÉLEMY.
25 *Jeudi* S. LOUIS.
26 *Vendredi* S. ZÉPHYRIN.
27 *Samedi* S. ÉBBON.
28 *Dimanche* S. AUGUSTIN.

29 *Lundi* DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE
30 *Mardi* S. AGILE.
31 *Mercredi* S. AIDAN.





Heureux qui peut alors errer dans les campagnes !
Heureux qui peut gravir au sommet des montagnes ;
Et là, nonchalamment sur la verdure assis,
Dans un calme profond endormir ses soucis!

.....
Mais déjà l'air, brillant des rayons du matin,
Derrière se noircit, et prépare un orage.

.....
Le vent se tait ; il dort dans un calme trompeur ;
Il laisse lentement se former la vapeur
Que l'ardent souverain des plaines lumineuses
Enlève, en la pompant, aux cendres cavernueuses...

.....
A l'aspect du péril, la colombe fidèle
Dans le creux des rochers fuit avec l'hirondelle ;
La corneille, en criant, plane sur leur hauteur ;
Le fier taureau frissonne ; et le cultivateur,
Tremblant pour les épis où son espoir se fonde
Cherche l'abri voûté d'une grotte profonde.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Août.

LA SIESTE

L'herbe haute et douce comme une fourrure fraîche sous ton corps,
Creux et mol sous ta tête le coussin vert des mousses,
Ta chair mûre de l'été en fête,
Et lasse, — longuement étirée, ô amoureuse, dors !
Les arbres qui balancent les oiseaux dans leurs rêves
Bercent tes yeux qui ferment demi-clos
Sous leurs paupières pesantes le grand jour trop radieux.

L'ombre des cimes balance le sommeil des oiseaux,
O amoureuse, dors !

C'est le moment de ne plus s'éveiller jamais.
Tu as connu toute la clarté des cieux,
Et toutes les flammes victorieuses,
C'est le moment... et de toujours rêver la paix

Conquise à l'aide du soleil sur ton âme
Par la jeunesse souveraine qui a mûri ton corps.

Dors, heureuse,
Allongée dans tes songes où tu prolonges l'été...

Si tu t'éveilles,
Les bêtes aussi auront quitté
L'étable ou le bercail ou la niche du sommeil
D'où les tirait, ce matin encor,
Leur âme pour toi de servante, —

Et elles ne seront plus tes servantes.

O chasseresse, le chien mangera ton gibier ;
Tu perdras tes brebis, bergère !

Tes vaches inquiètes donneront un lait tourné,
Désertent leur auge tes porcs
Qui, mutins, saccageront tes fleurs, ô fermière !
Et le souci des bêtes qui te servent dans ton corps
Dégradera ta beauté.

O amoureuse, dors !
Ce qui nourrit des choses ta chair jeune s'endort,
Dans ta plénitude comblé.

Si tu t'éveilles,
Tu ne pourras plus retenir le bonheur
Qui dans ta chaude jeunesse, de lui-même,
Te donne la laine,
Te verse le lait avec sa crème,
Te fait même riche des seuls instincts,
Et te lèche si doucement les mains
Quand tu rapportes le soir une charge pleine
Des plus chers désirs satisfaits.

Ne t'éveille plus, jamais.
Les simples qui te nourrissaient
De leurs soins faciles de servantes,
Sansque même elles ne te fussent distinctes de toi-même
O inconsciente,
Une à une se détacheront de ta beauté,
Si tu t'éveilles
D'entre la puissance de l'été
Qui fait encor de toi l'épouse accablée du soleil.

Et c'est toi,
Chaque heure plus humiliée,
Qui d'un pas lourd d'automne et d'hiver deviendras
La servante lâche des bêtes
Dédaigneuses,
Et ton âme t'épuisera dans ta chair desséchée,
Si tu t'éveilles.

O amoureuse,

Tu as connu toute la clarté des cieux,
Et toutes les flammes victorieuses,
O amoureuse, dors !

Les arbres qui balancent les oiseaux dans leurs rêves
Bercent tes yeux qui ferment, demi-clos,
Sous leurs paupières pesantes le grand jour trop radieux.

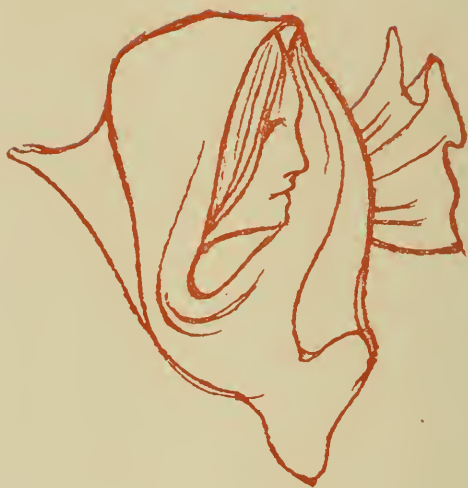
O amoureuse, dors
Avec tes chiens, tes vaches, tes brebis, tes porcs,
Autour de toi et jusque en toi couchés.

Les arbres te bercent, dors,
Heureuse, heureuse,
Allongée dans tes songes où tu prolonges l'été...

ROBERT DE SOUZA.

— 99 —





SEPTEMBRE



- | | |
|--------------------|-------------------------------|
| 1 <i>Jeudi</i> | S. LEU. |
| 2 <i>Vendredi</i> | S. ÉTIENNE DE HONGRIE. |
| 3 <i>Samedi</i> | Stc SÉRAPIE. |
| 4 <i>Dimanche</i> | S. VALÉRIEN. |
| | |
| 5 <i>Lundi</i> | S. CORENTIN. |
| 6 <i>Mardi</i> | S. ONÉSIPHORE. |
| 7 <i>Mercredi</i> | S. CLOUD. |
| 8 <i>Jeudi</i> | Nativité de la Vierge. |
| 9 <i>Vendredi</i> | S. OMER. |
| 10 <i>Samedi</i> | Stc PULCHÉRIE. |
| 11 <i>Dimanche</i> | S. PAPHNUCE. |
| | |
| 12 <i>Lundi</i> | S. GUIDON. |
| 13 <i>Mardi</i> | S. EULOGE. |
| 14 <i>Mercredi</i> | EXALTATION DE LA CROIX. |
| 15 <i>Jeudi</i> | S. ÉVRE. |
| 16 <i>Vendredi</i> | Stc ÉDITH. |
| 17 <i>Samedi</i> | Stc HILDEGARDE. |
| 18 <i>Dimanche</i> | S. THOMAS DE VILLENEUVE. |
| | |
| 19 <i>Lundi</i> | S. JANVIER. |
| 20 <i>Mardi</i> | S. AGAPET. |

21	<i>Mercredi</i>	S. MATHIEU.
22	<i>Jeudi</i>	Ste LINDRADE.
23	<i>Vendredi</i>	Ste THÈCLE.
24	<i>Samedi</i>	S. SOULEINE.
25	<i>Dimanche</i>	S. CLÉOPHAS.
26	<i>Lundi</i>	Ste JUSTINE.
27	<i>Mardi</i>	S. COME.
28	<i>Mercredi</i>	S. WENCESLAS.
29	<i>Jeudi</i>	S. MICHEL.
30	<i>Vendredi</i>	S. JÉROME.





Dieux ! avec quel plaisir je vois sous la coudrette
Bergères et pasteurs rassemblés deux à deux !
Ils ébranlent l'arbuste ; et l'arbuste autour d'eux,
Dégageant son fruit mûr de sa cosse brisée,
Verse sur les gazons sa richesse bronzée.

.

Que ton séjour me plaît ! comme il sait me charmer !
C'est toi que j'en atteste, Automne, riche Automne ;
Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
Les champs où s'égarait la timide perdrix !
Lorsque Vesper les dore, ou l'aube les argente,
Que j'aime à voir les airs, et leur scène changeante !
La Balance au milieu du céleste séjour,
Suspend également et la nuit et le jour.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Septembre.

EXPLICATION DE SEPTEMBRE

Le mois de Septembre, expliquent les savants
qui ont des bonnets carrés pour voir s'il fait du vent,
est soumis au régime de la balance.

A cette époque, les bateaux sur la mer dansent
furieusement. Les livres parlent d'équinoxe.
J'en ai même vu un où sont des PARADOXES,
des écliptiques, des zodiaques et des reflux
qui expliquent la terre au moment de Septembre.

C'est d'une grande poésie et, dans ma chambre,
j'ai vu sur le papier des ronds blancs et noirs,
avec des rubans et des rayons emplis d'astres.
Et cela fait penser à Christophe Colomb,
ce fou sublime qui allait devant lui,
et qu'un méchant roi a mis en prison
parce que l'ingratitude est la sœur de la jalousie.

Maintenant je chanterai les animaux de ce mois,
qui sont les mêmes que ceux des autres, je le crois,
mais je ne nommerai que les principaux,
à cause du papier qui coûte cher aux poètes.

Muse! Inspire-moi et que le simple pipeau
où je m'essaie enchante aux rives de ces eaux
les poètes amis qui président aux luttes.

L'âne, aux longues oreilles, baisse la tête.
Les paysans aisés lui fichent des culottes,
car le mois de Septembre est couronné d'abeilles
qui dorent la grappe gluante de la treille,
puis s'envolent et piquent les pauvres aliborons.

Le coq, pressé, luit et monte à califourchon
sur la poule pour qu'elle fasse des œufs.
Il s'éveille dès l'heure où, remontant aux cieux,

le soleil, dissipant les brouillards de l'aurore,
emplit de majesté la campagne sonore.

Le bœuf lent, que l'on vit dans les fêtes antiques,
est utile entre tous à nos us domestiques.
On voit sa bonne tête et son goître bougeant
quitter l'étable ombreuse et, des crottes aux cuisses,
il s'achemine vers l'horizon d'un bleu d'argent,
précédé du troupeau naïf des roses génisses.

Autre animal : sur l'eau, la libellule bleue
vibre immobilement près d'un jonc coupé en deux.

La chèvre, à la barbe en pointe, au corps noueux,
au poil rude : elle broute, près des fossés poudreux,
les vignes sauvages avec un bruit de ciseaux.

Les brebis sont devant le berger :
sur elles on dirait toujours qu'il a neigé.
Le chien qui les garde est très agité.
Il gambade et l'on voit sous le bras du berger,
comme une loque, un agneau nouveau-né
qu'essaie de lécher sa mère sanglante.

Le cochon : on le voit, sur le fumier des fermes,
renifler quelque pelure de pomme de terre.
Il est aussi ridicule, aussi laid qu'on voudra,
mais personne au monde ne m'empêchera
de frissonner, lorsqu'on le saigne, et qu'on entend
sortir un cri aigu et long, de temps en temps,
de son pauvre gros cou saigné par une brute,
et qu'il ferme les yeux et tord son groin
sanglant pour demander pitié à l'homme
qui a seul une âme et de la pitié — en somme.

Au fils du télégraphe, on voit les hirondelles
qui font rêver d'amour les chastes demoiselles.

Ane, bœuf, cochon, génisses, d'autres, je les ai vus
bien souvent au marché d'Orthez, au crépuscule
de Septembre, quand le soleil sombrant sur les auberges
faisait luire au loin les ardoises et les verres.
Les voix qui discutaient faisaient remuer l'ombre.
Les paysans étaient grandis par les aiguillons.
Les chars criaient, écailleux de boue, ébranlés.
Des faucheurs essayaient des faux sur un pavé.
Des bouviers essayaient le son rauque des cloches.
Des cuves qui puaien la figue étaient traînées
vers les pressoirs pleins de nuit.

Et, alors, j'ai pensé,
les larmes aux yeux, par ces beaux soirs de Septembre
que le Bon Dieu est au Ciel; qu'il me faudra quitter,
un jour ou l'autre, le calme de ma petite chambre ;
que je devrai m'en aller là où sont les domestiques
et les purs, non point orgueilleusement
comme un Christophe Colomb à travers les éléments,
mais tout bonnement et tout simplement,
comme je fais ces vers, et donnant à des parents
la main comme quand j'étais un tout petit

et que, pour marcher, je devais courir,
et que je pleurais, ô mon Dieu! sans savoir pourquoi
et sans savoir sur qui, et sans savoir de quoi.

Qu'importent donc Septembre et sa faune et sa flore?
Qu'importent donc hiver, printemps, été, automne?
Qu'importe que l'on sème, avec les amandiers,
les pâles cerisiers et les abricotiers?
Qu'importent les produits pour le printemps prochain?
Qu'importent du persil et du cerfeuil les graines,
le céleri qu'on butte et la laitue amère,
s'il faut mourir?

J'aurai passé sur la terre,
et l'on m'aura appelé sceptique et poète,
parce que j'aurai ri à force de pleurer,
parce que j'ai compris que Dieu est si grand
qu'il faut nous dédaigner devant lui en riant.

O Muse! Apaise un cœur douloureux. Si ma cendre

doit un jour retourner aux vignes de Septembre :
fais, du sang de mon cœur, naître une grappe d'or,
douce à la grive agile et pépieuse. Mais encore :
que la fille qui passera, un jour, auprès, la cueille
et la mange, en riant, sans penser au tombeau
où mon cœur dormira éternellement beau.
Qu'elle la mange et dise à ses amies : Septembre,
cette année, a mûri longuement ces grains d'ambre,
j'ai mangé cette grappe douce, et suis contente.

Et maintenant, amis, c'est à vous de gonfler
à vos pipeaux, vos joues aimées des belles filles.
Je me rends : car, déjà, par l'azur des charmilles,
ainsi que des oiseaux, sortent vos notes tendres.
Allez. Chantez les mois qui ne sont pas Septembre.

FRANCIS JAMMES.



OCTOBRE



- | | | |
|----|-----------------|------------------------|
| 1 | <i>Samedi</i> | S. REMY. |
| 2 | <i>Dimanche</i> | S. LÉGER. |
| 3 | <i>Lundi</i> | S. DENYS L'ARÉOPAGITE. |
| 4 | <i>Mardi</i> | S. FRANÇOIS D'ASSISE. |
| 5 | <i>Mercredi</i> | Ste GALLE. |
| 6 | <i>Jeudi</i> | S. BRUNO. |
| 7 | <i>Vendredi</i> | S. PALAIS. |
| 8 | <i>Samedi</i> | Ste PÉLAGIE. |
| 9 | <i>Dimanche</i> | S. DENYS. |
| 10 | <i>Lundi</i> | S. FRANÇOIS DE BORGIA. |
| 11 | <i>Mardi</i> | S. PROBE. |
| 12 | <i>Mercredi</i> | S. WILFRID. |
| 13 | <i>Jeudi</i> | S. CARPE. |
| 14 | <i>Vendredi</i> | Ste ANGADRÈME. |
| 15 | <i>Samedi</i> | Ste THÉRÈSE. |
| 16 | <i>Dimanche</i> | S. LUC. |
| 17 | <i>Lundi</i> | Ste HEDWIGE. |
| 18 | <i>Mardi</i> | S. LUC. |
| 19 | <i>Mercredi</i> | Ste FRÉVISSE. |
| 20 | <i>Jeudi</i> | S. SENDOU. |

- 21 *Vendredi* Ste URSULE.
22 *Samedi* Ste ALODIE.
23 *Dimanche* S. JEAN DE CAPISTRAN.
- 24 *Lundi* S. MAGLOIRE.
25 *Mardi* S. CRÉPIN.
26 *Mercredi* S. ÉVARISTE.
27 *Jeudi* S. FRUMENCE.
28 *Vendredi* S. SIMON et S. JUDE.
29 *Samedi* Ste MARIE PÉNITENTE.
30 *Dimanche* S. GERMAIN DE CAPOUE.
- 31 *Lundi* S. FOIGNAN.





Mais les champs à nos yeux languissent tristement :
L'orgueil de notre faste outrageant la nature
Dédaigne les mortels voués à la culture.
Que ferions-nous pourtant, si l'essaim des besoins
N'imposait à leurs pas un long tribut de soins ?
C'est lui qui sur le sol de leur étroit domaine
A l'oisive charrue aujourd'hui les ramène.
Ils placent sous le joug leurs taureaux vigoureux ;
Le soc brille, rongé par le sillon poudreux :
Le semeur y répand d'une égale mesure
Ce froment que l'été doit rendre avec usure.
Sur les pas du semeur la herse lentement
Rampe, et brisant la glèbe, en couvre le froment.
Hommes laborieux, votre tâche est remplie.
Et vous par qui tout naît, vit, et se multiplie,
Dieux bons, dieux paternels, c'est à vous, à présent,
De jeter sur les grains un regard bienfaisant.

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Octobre.

LES PORTES

Voici bientôt venir, dans les sanglots froids du vent
Et les larmes lentes de la pluie, l'Automne :
L'Automne qui du même geste monotone
Ferme les portes de l'étable où beugleront longuement,
L'hiver, les bœufs rêvant au pâturage,
Et celles de l'écurie où les grands chevaux lourds
Ayant fini de traîner dans les labours
La charrue, sentent peser sur eux le joug de l'âge,
Et celles de la grange où les derniers fléaux
Ont cessé de rythmer, au poing des rudes gas
Que les travaux alternés des saisons n'abattent pas,
La chanson déjà tue aux champs et aux préaux,
Et celles du logis avec toutes ses fenêtres
Où à la chandelle, assis autour du maître,
Les valets et les servantes aux joues rougies par l'âtre
Écoutent, pendant les longues veillées, le pâtre
Qui sait toutes les histoires tristes de la contrée, ·
Et celles, enfin, silencieuses, de mon cœur

Où rentrent une à une, comme pour l'éternité,
Telles des vierges folles qui chantèrent tout l'été,
Mes espérances pour y effeuiller leurs fleurs
Dans la solitude et dans l'obscurité,
Ah ! celles, enfin, silencieuses, de mon cœur !

La saison est celle de l'attente de la mort
Où l'âme blottie au fond de la maison close
Rêve désespérément aux êtres et aux choses :
A la trace que laisseront les pas furtifs du sort
Dans la neige épandue aux sentes du cimetière,
A l'abandon mélancolique de la terre
Qui se meurt comme une amante trop vieille qu'on délaisse,
A l'extrême douleur où le cruel hiver abaisse
Les pauvres qui meurent de faim aux portes ouvertes hier.

Pourtant, ô mon frère, si tu ne veux pas mourir,
Ne crois pas à la mort ! la vie est encore bonne !
Voici les clefs de la foi, de l'esprit, de l'espoir et du désir.

Prends-les, et les yeux calmes, avec un sourire,
Ouvre les portes qu'a fermées le triste Automne.

Ouvre les portes du logis!
Aime! Le pâtre assoupi ayant fait de conter
Toutes les histoires tristes de la contrée,
Les servantes, malgré la peur qui leur étreint l'âme,
Ont ouvert leurs flancs féconds, au fond des dures couches,
Pour perpétuer la race des travailleurs farouches,
Aux hommes amoureux de la chair de la femme.
C'est la vie toujours chaste qui chante sur leurs lèvres,
Et pleure dans leurs yeux et fait douces leurs mains.
Et au cœur de celles-là qui méprisent les mièvres,
Fleurit l'espoir robuste des enfants de demain.

Ouvre les portes de la grange!

Espère! Certes l'aire est vide où se tassait le grain

Et les fléaux battaient la déroute des misères.
Mais songe : une part du grain est portée au moulin
Et l'autre est confiée au rêve de la terre.
Ne vois-tu pas, poète, mûrir sur les coteaux
Azurés de bluets et rouges de coquelicots
Les blés que ne ravageront plus les galops de la guerre,
Et n'entends-tu pas, chanson douce et altièrè,
Le bon pain cuire dans la chaleur des fours
Pour la force de tous et le futur amour?

Ouvre les portes de l'écurie!

Tremble! Car parmi tous ces pauvres chevaux
Qui hennissent si tristement sous ton geste caressant
Comme s'ils sentaient déjà ton fouet sur leur garrots,
Veille peut-être, les naseaux palpitant de sang
Et les deux ailes et les quatre ailerons frémissant
Pour la tumultueuse révolte de l'essor,
Pégase dont les yeux, miroirs des rouges aurores,

Suivent au ciel un songe de bienheureux désastres,
Et dont les sabots, en un quadruple éclair d'or,
Éparpilleront vers Dieu la poussière des astres.

Ouvre les portes de l'étable!

Prie! Car peut-être y verras-tu sur la paille,
Entre l'âne et le bœuf dont l'haleine fume
A l'heure bleue où l'aube pâlement s'allume,
Notre Seigneur Jésus-Christ enfantelet qui bâille,
Ouvrir large, avant que ne viennent de loin le voir
Les rois Gaspard, Balthazar et Melchior,
Ses mains pleines de pardon au péché des vilains
Qui le forceront à porter sa croix au mauvais lieu,
Et ses yeux pleins d'amour à la vertu des saints
Qui l'aidèrent à bâtir les villes nouvelles de Dieu!

Maintenant toutes les portes sont ouvertes, frère, au Bien.

L'étable est prête pour le Christ des vieilles années,
L'écurie frémit déjà sous le cheval divin,
La grange offre son aire aux moissons de demain,
Le logis, plein de berceaux, attend les nouveaux-nés.

Et bientôt, par les portes mélodieuses de ton cœur,
Sortiront une à une pour l'immortalité,
Telles des vierges sages qui ont trop sangloté,
Tes espérances, allant au pré cueillir des fleurs
Pour en orner toutes les portes mélodieuses de ton cœur.

STUART MERRILL.



NOVEMBRE



1 <i>Mardi</i>	Toussaint.
2 <i>Mercredi</i>	Trépassés.
3 <i>Jeudi</i>	S. FLOUR.
4 <i>Vendredi</i>	S. CHAMANT.
5 <i>Samedi</i>	Ste BERTILLE.
6 <i>Dimanche</i>	S. LÉONARD.
7 <i>Lundi</i>	S. WILBROD.
8 <i>Mardi</i>	S. WILLEHAD.
9 <i>Mercredi</i>	S. MATHURIN.
10 <i>Jeudi</i>	S. RESPICE.
11 <i>Vendredi</i>	S. MARTIN.
12 <i>Samedi</i>	S. CUNIBERT.
13 <i>Dimanche</i>	S. DIDACE.
14 <i>Lundi</i>	S. SÉRAPION.
15 <i>Mardi</i>	S. MACLOU.
16 <i>Mercredi</i>	S. EME.
17 <i>Jeudi</i>	S. AGNAN.
18 <i>Vendredi</i>	S. ODON.
19 <i>Samedi</i>	Ste ÉLISABETH DE HONGRIE.
20 <i>Dimanche</i>	Ste MAXENCE.

Présentation.
21 *Lundi* Ste CÉCILE.
22 *Mardi* S. CLÉMENT.
23 *Mercredi* S. POURÇAIN.
24 *Jeudi* Ste CATHERINE.
25 *Vendredi* S. CONRAD.
26 *Samedi* AVENT.
27 *Dimanche*

28 *Lundi* S. MANSUET.
29 *Mardi* S. RADBOD.
30 *Mercredi* S. ANDRÉ.





Les bois sans ornement, les oiseaux sans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la sombre image ;
Tout de penser de mort conspire à me nourrir,
Je lis autour de moi : *ce qui naît doit mourir.*

.

Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élançe,
Et soudain comme un trait, meute, coursier, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête ;
Et la troupe sur lui fondant comme un éclair
Il déserte son gîte ; il court, vole, et fend l'air.

.

Mais les chiens plus ardents vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace.

.

Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse.

.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie..

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Novembre.

Ils fuient... vers où ?

Au carrefour, les routes se nouent
En nœuds de chairs, en nœuds de boues !
Et c'est un grand cri fait de mille :
Sanglot de femme, râle sénile
Et rire atroce du plus fort
Qui fraie sa voie jusqu'en Demain...
Une bouche, foulée ! hurle et mord
En pleine chair, comme la faim...

A chaque appel du cor,
La terreur cingle, comme un fouet,
Le soubresaut des corps à corps
Dénoués, noués, renoués !

O fuite épouvantable : l'un
Porte en ses bras — comme quelqu'un ! —
L'image d'un amour défunt ;

Et celle-là, qui fuit, emporte
Ce par quoi sa faiblesse est forte :
Le fruit de sa chair demi-morte ;

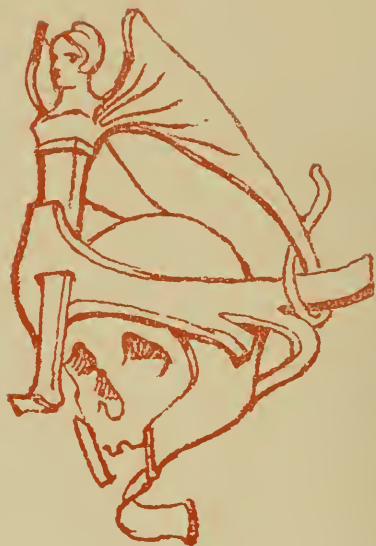
Tel serre entre ses doigts crispés
A jamais — dût-on les couper, —
Un pauvre écu de sang trempé !

Le plus agile tombe, tordu
D'une douleur qui l'a mordu
Au flanc, de ses mâchoires fortes ;
Un autre rampe sur les mains,
Traînant vers Dieu sait quel demain,
Des jambes flasques, déjà mortes...

Taïaut ! à chaque appel du cor
Un grand cri monte, un grand effort
Houle en panique sur la dérouté :
« C'est elle ! regarde donc qui doute ! »
Haut sur le coteau, pâle et claire,
Contre le ciel froid de l'hiver,
La Chasseresse meurtrière
— « Taïaut ! la Mort ! voici la Mort ! » —
Lève son grand arc sans effort,
Et vise, altière et sans remords,
Son gibier sûr : la chair humaine !...

Donne-moi ta bouche ; la fuite est vaine.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



DÉCEMBRE



1 <i>Jeudi</i>	S. ÉLOI.
2 <i>Vendredi</i>	Ste BIBIANE.
3 <i>Samedi</i>	S. BIRIN.
4 <i>Dimanche</i>	Ste BARBE.
5 <i>Lundi</i>	S. NICET.
6 <i>Mardi</i>	S. NICOLAS.
7 <i>Mercredi</i>	S. AMBROISE.
8 <i>Jeudi</i>	Conception de la Vierge.
9 <i>Vendredi</i>	Ste GORGONIE.
10 <i>Samedi</i>	S. MELCHIADE.
11 <i>Dimanche</i>	S. FUSCIEN.
12 <i>Lundi</i>	S. VALERY.
13 <i>Mardi</i>	Ste ODILE.
14 <i>Mercredi</i>	S. NICAISE.
15 <i>Jeudi</i>	S. EUSÈBE.
16 <i>Vendredi</i>	Ste ADÉLAIDE.
17 <i>Samedi</i>	S. LAZARE.
18 <i>Dimanche</i>	S. RUF.
19 <i>Lundi</i>	S. TIMOTHÉE.
20 <i>Mardi</i>	S. PHILOGONE.

21	<i>Mercredi</i>	S. THOMAS.
22	<i>Jeudi</i>	S. ISCHIRION.
23	<i>Vendredi</i>	S. SERVOL.
24	<i>Samedi</i>	S. DELPHIN.
25	<i>Dimanche</i>	NOEL.
26	<i>Lundi</i>	S. ÉTIENNE.
27	<i>Mardi</i>	S. JEAN.
28	<i>Mercredi</i>	SS. INNOCENTS.
29	<i>Jeudi</i>	S. EVROUL.
30	<i>Vendredi</i>	S. PERPET.
31	<i>Samedi</i>	S. SYLVESTRE.





Quel fracas! quel tumulte! A ses coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.

.....
Nuit sombre! mais quel jour plus sombre lui succède!
Qu'il est faible, incertain! quelle vapeur l'obsède!

.....
..... L'hiver règne; et la neige
Suspendue en rochers dans les airs qu'elle assiège
Oppose aux feux du jour sa grisâtre épaisseur.

.....
La neige, au gré des vents, comme une épaisse laine
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux :
Les monts ont disparu : leur vaste amphitéâtre
S'abaisse ; tout a pris un vêtement d'albâtre..

Le Poème des Mois

par ROUCHER. — Décembre.

BALLADE

O Mère ! qu'est-ce donc ce grand bruit dans la nuit ?
O Mère ! qu'est-ce donc qui souffle et hurle ainsi ?
— Il neige. C'est la bise qui souffle en tempête
Dans la neige, et ce sont de pauvres bêtes
Qui ne peuvent dormir, de faim et de froid,
Qui souffrent, qui s'agitent, qui courent dans le bois
Par sauts et par bonds ; qui vont
Comme des mendiants, clopin, clopant,
Où va le froid, où va le vent,
Où va la neige, où va le sang,
Au fond du bois, vers une humble auge,
Où brûle un peu de feu d'étoile sur la paille ;
Là-bas, vers le triste et pauvre berceau,
Où vient de naître un petit agneau
Que lèche sa mère de sa langue rose ;
Et toutes ont de pauvres robes,
Beiges, grises, noires, brunes,
Couleur de soir, couleur de brume,

Couleur de terre et de misère.
Et toutes souffrent dans le vent qui souffle,
Et hurlent et beuglent, et jappent et miaulent,
Et le vent hurle et beugle,
Et souffle dans ses trompes rauques, et dans ses cors de corne,
Et siffle dans ses flutes aiguës, et claque des dents.
Et les sapins aussi font un long bruit strident.
Des brebis bêlent, des faons râlent,
Un cerf brâme épouvantablement.
Des biches passent une flèche dans le flanc,
Et des lièvres dont le sang met des traces dans la neige.
Il est aussi de pauvres oiseaux,
Des cailles, des grives, des perdreaux,
Des colombes, qui volent avec des ailes cassées,
Des cous tordus et des pattes fauchées,
Ou tombent — le bec ouvert, plein de sang.
Et des plumes rouges volent dans la neige et dans le vent.
C'est le massacre des innocents,
C'est la détresse humble et cachée
Des faibles, des timides et des doux...
Pourtant, il y a les corbeaux et les loups.

— Et que disent-elles? — Elles disent : Faim! Faim!
Encore, et toujours, et sans cesse et sans fin :
Faim! Et les petits disent : Faim! Et les vieux disent : Faim!
Notre Père! Notre Père! Faim! Faim! Faim!
Notre Père! Notre pain!
Et d'autres, à la fois, clament faim et froid,
Criaillent : Faim! Croassent : Froid!
— Et les poissons que disent-ils?
Les poissons sont au fond de l'étang.
Ils regardent sous la glace avec de grands yeux mourants.
Ils demandent, dans leur prières,
De l'eau, de l'air, tristement à voix basse;
Car l'eau gèle jusqu'à terre,
Car ils étouffent, et vont mourir.
Ils prient dans les profondeurs,
Et leurs voix mornes et crépusculaires
S'élèvent des grands étangs solitaires...
Mais personne ne les entend.
— Et que font les hiboux?
— Ils volent sur la ville, dans les ténèbres,
Comme des cloches funèbres;

Ils crient : Unissez-vous ! Unissez-vous !
D'un ton très plaintif et très doux.
Et c'est la lamentation suprême !
Car les loups et les corbeaux
Ont mangé le petit agneau.
Et sa mère lèche son sang,
En pleurant et en bêlant ;
Et quand on l'entend, le cœur se fend !
Car la misère est sur la terre ;
Et l'universel hurlement
Gronde et monte vers le ciel sombre,
Vers le ciel implacablement !
O Mère ! Écoute... Il semble aussi
Qu'une voix très lointaine chante...
Ou est-ce ta voix qui chante ainsi ?
Il fait si noir ; j'ai peur. Est-ce qu'il neige encore ?
La lampe s'est éteinte et le feu s'est éteint.
La nuit touche mes yeux. Je m'endors et je pleure...
O Mère ! Donne la bénédiction du soir
A mon cœur qui a pitié.
Et chante-moi, en me berçant,

Cette chanson plaintive et touchante,
Qu'ils chantent, là-bas, sans fin, sans fin...
Mère! embrasse-moi, comme je t'embrasse,
Pour tous ceux qui ont faim et froid
Dans le vent, dans la neige et dans la glace.
Et dis-moi,
Ne vais-je pas rêver, tantôt,
Que je suis le petit agneau
Et que le loup me mange?
— Dors, enfant! Ce n'est qu'un songe...
Dors. L'aube est proche. Dans le matin
Vont sonner les cloches d'or. Repose.
Il passe un souffle d'avril lointain,
La neige se fond. Voici les roses...
— O Mère! Alors comme un bon ange,
Prends-moi dans tes bras,
Pendant que le loup me mange.
Reste près de moi.
Embrasse-moi.

CHARLES VAN LERBERGHE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix décembre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

CHARLES RENAUDIE

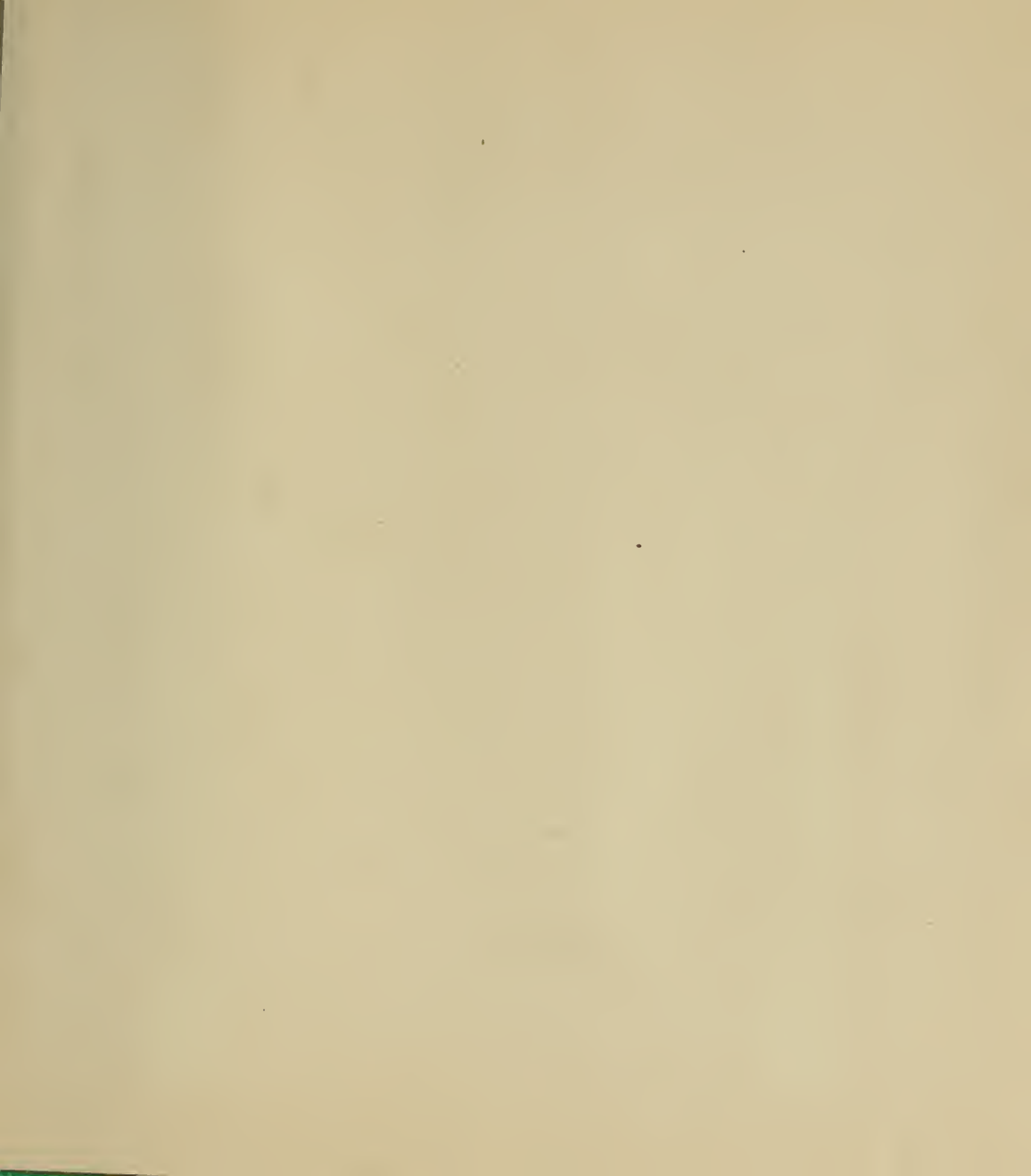
56, RUE DE SEINE, 56

pour le

MERCURE

DE

FRANCE





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

